

Vent d'espoir

Alexandre Jollien - publié le 07/10/2010

Alexandre Jollien est un philosophe et écrivain né en 1975 à Savièse, en Suisse. Son dernier livre, le Philosophe nu, vient de paraître au Seuil.

Aujourd'hui, l'espoir a plutôt mauvaise presse. Les grandes utopies ne mobilisent guère les foules, et la foi religieuse tiendrait presque de la subversion tant l'air du temps est au matérialisme. Tout se passe comme si l'impératif du rendement à tout prix avait aussi envahi la sphère privée, comme si l'ici et maintenant devait tout donner, tout de suite. Certes, de Sénèque et de Spinoza, je retiens que l'homme rivé sur le futur ne peut goûter le contentement de soi ni la sérénité. Mais, tout de même, de là à bazarder toute espérance et à se claquemurer dans le seul présent, il y a de la marge. Une âme quelque peu désabusée me citait il y a peu la célèbre sentence de l'Ecclésiaste (« Vanité des vanités, tout est vanité ») pour justifier une tranquille inaction. Contre toute attente, la récente lecture de ce livre me donne l'énergie pour accomplir un saut, une percée vers l'avenir. Elle me réconcilie avec l'espoir. Grâce à cette parole déroutante, je me prends à rêver d'un monde meilleur. Donc, tout est vanité sous le soleil. Y compris et surtout le petit personnage que je joue. Ce refrain bien connu ne me ramènerait-il pas vers l'essentiel sans cesse menacé par de frivoles attentes ? Ce redoutable diagnostic rejoint en tout cas le désespoir de tant d'êtres humains. Et il me plaît que le sage ne banalise pas la souffrance par une de ces solutions lénifiantes qui fait froid dans le dos. Rien de pire pour celui que dévaste le mal qu'une justification a priori de son malheur. Sur la terre, rien n'est donc sûr. La maladie, les trahisons, les incompréhensions du quotidien, tout est réuni pour rendre l'existence sous le soleil bien ardue. Sans parler des injustices. Non, l'effort ne paye pas toujours. Dans ce chaos semble subsister une seule égalité, la mort. Riches ou pauvres, tout le monde y passe et Qohélet d'ajouter : « Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. » Mais comment le croire quand tout nous maintient au fond d'un abîme ? Et, simplement, comment sauver la joie au milieu de ce champ de ruines ? D'abord s'agit-il peut-être d'écouter, et de près, cette soif d'absolu qui anime un cœur. C'est elle que la réalité telle qu'elle s'impose semble si souvent décevoir. Devons-nous alors vivre au rabais ? Nous contenter de peu ? Avant tout, Qohélet nous met en route. En nous acculant à nos fragilités : « Qui sait si le souffle de l'homme monte vers le haut et si le souffle de la bête descend en bas, vers la terre ? » Qui suis-je à m'enorgueillir de mes prouesses ? Quelle prétention à vouloir m'élever au-dessus de notre

condition ! C'est ici que l'espoir loin de me détourner de cette existence terrestre permet de l'assumer pleinement. L'espoir que, malgré tout, tout cela a un sens m'aide à tenter un art de vivre qui puise dans le terreau du quotidien nourriture pour ma joie ; et l'Ecclésiaste d'avertir : « Le bonheur qui convient à l'homme, c'est de manger et de boire, et de trouver le bonheur dans tout le travail qu'il accomplit sous le soleil, tout au long des jours de la vie que Dieu lui donne, car c'est là sa part. » Accomplir son métier d'homme, quitter les prétentions qui nous lancent dans de vaines quêtes, oser l'incompréhension pour nous jeter dans la vie sans filet, voilà l'audace que je retire de la lecture de l'Ecclésiaste. Je repense ici à Spinoza et à son invitation à bien faire et se tenir en joie. Avec l'amour et le service du prochain, voilà qui requiert courage, persévérance et espérance. Le reste n'est que vanité et poursuite du vent